

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Rédacteurs, { F. X. Garneau, Notaire, Rue Laval, No. 10. } Haute-Ville, { Jos. V. DeLorme, Imprimeur et Propriétaire, Rue Saint Jean, No. 62. }
 { D. Roy, Avocat, Rue Ste. Famille, No. 5. }

VOL. I.]

QUEBEC, SAMEDI, 15 MAI, 1841.

[No. II.]

Sommaire:—Un prétendant, suite.—Bulletin scientifique. Source artésienne de pétrole.—Agriculture: Le sel employé comme engrais.—Maladies des artisans, et leurs remèdes. Maçons.—La Divine Epopée, par ALEX. SOUMET.—Mélodies Canadiennes. Traduit du *Scottish Magazine*.

UN PRÉTENDANT.

CONTINUATION.

Au bout de quelques instans un jeune homme de vingt-cinq ans s'inclinait devant lady Mitliden d'un air modeste, mais qui ne manquait pas d'assurance. Il portait le costume des prêtres irlandais, le chapeau rond, la perruque, ornée d'une large tonsure, l'habit noir à la française, ouvert par devant et laissant voir les plis du jabot, la culotte de soie rattachée au-dessous du genou à l'aide d'une boucle d'acier bruni, les bas de laine et les souliers à boucles d'argent. La figure de ce jeune homme était belle, et malgré la légère altération causée par la fatigue, ses traits conservaient un grand air. Comme Tom, il avait le nez bien dessiné, les yeux du plus beau bleu, la bouche petite, l'ovale du visage parfaitement correct. La ressemblance eût été plus remarquable encore, si au lieu de la perruque qui s'aplatissait jusque sur ses yeux, il eût laissé flotter en liberté les magnifiques cheveux blonds dont quelques mèches rebelles voltigeaient autour de son front. Le jeune ecclésiastique avait en outre la beauté morale qui manquait à la physionomie de Tom; ses yeux étaient vifs, brillants, intelligens, et la finesse des lèvres accusait, même quand elles étaient en repos, la grâce du sourire. L'expression générale de cette physionomie était plutôt gaie que triste, et cependant en l'examinant avec attention, on y remarquait ce je ne sais quoi mélancolique qui émeut le cœur et fait rêver l'imagination.

Le nouveau venu jeta un regard de complaisance sur l'excellent souper que Tom savourait, et dit à lady Mitliden d'une voix dont le timbre harmonieux était parfaitement en accord avec les grâces de sa figure :

—Je vous avoue, madame, que je suis très fatigué et très affamé; je vous demanderai donc la permission de me reposer et de me fortifier en même temps.

En disant cela, et présumant que sa demande ne pouvait manquer d'être accueillie, le jeune ecclésiastique avait pris une chaise et s'appretait à s'asseoir vis-à-vis de Tom, lorsque lady Mitliden lui posa vivement la main sur l'épaule, et lui dit avec une vivacité mêlée de colère :

—Que faites-vous donc monsieur l'abbé ?

Le jeune homme regarda alternativement d'un air étonné lady Mitliden en courroux et Tom, qui se carrait silencieusement dans son orgueil; puis il laissa retomber la chaise qu'il tenait et dit humblement à lady Mitliden dans un langage qui trahissait une certaine affectation :

—Si j'ai causé un scandale, madame, je suis tout prêt à m'en confesser et à vous demander l'absolution de mes fautes. Mais je suis sûr que monsieur ne demanderait pas mieux que de m'admettre à sa table.

—Silence, monsieur l'abbé, repliqua lady Mitliden, n'aggravez pas vos torts. Vous vous assoierez à votre tour à cette table, mais quand son... (elle allait dire son altesse, mais elle reprit par prudence) quand monsieur l'aura quittée. Vous eussiez dû penser, monsieur l'abbé, que là où les femmes se tiennent debout, les hommes ne doivent pas s'asseoir.

Cette fois, l'Irlandais examina plus attentivement Tom qu'il ne l'avait fait jusqu'ici; il cherchait le mot d'une énigme et se demandait quel pouvait être le personnage à la table duquel il était défendu de s'asseoir.

—Ma chère dame, dit Tom à lady Mitliden, je me reprocherais de mettre plus longtemps votre dévouement à l'épreuve. Je désire et au besoin j'exige que vous preniez du repos; asseyez-vous, ma gracieuse hôtesse.

—Mais qui vous servira ? demanda la vieille dame.

—Parbleu ! monsieur l'abbé, dit Tom cavalièrement.

Le jeune prêtre recula d'un pas, et une vive rougeur couvrit sa figure.

—Moi, murmura-t-il. Mais ce mouvement de la fierté blessée n'eut que la durée d'un éclair; presque aussitôt ses traits reprirent leur sérénité.

—Il y a certains emplois modestes en apparence que les plus élevés d'entre les hommes ne rougiraient pas de solliciter, dit lady Mitliden d'un ton sentencieux.

La réflexion de la vieille dame fut suivie de cette exclamation que Tom répétait assez fréquemment depuis quelques instans :

—A hoire !

L'abbé sourit, prit une bouteille entre ses cinq doigts aristocratiquement ornés, puis il remplit jusqu'aux bords le verre que Tom lui présentait.

Le vin de France continuait à produire ses effets : Tom commençait à s'humaniser et se sentait disposé à se montrer bon prince. Aussi, après un moment de silence, il dit à l'inconnu :

—Il ne serait pas juste, monsieur l'abbé, de faire attendre plus longtemps votre appétit qui paraît pressé; mettez-vous à table, je vous le permets.

Ici lady Mitliden poussa une exclamation de surprise, et comme le respect l'empêchait d'exprimer la douleur que lui causait une pareille violation des lois de l'étiquette, elle prit le parti de sortir pour n'être pas témoin de ce qu'elle regardait comme un scandale.

Lorsque les deux jeunes gens furent restés seuls, l'abbé ne s'occupa d'abord que de combler le vide de son estomac; mais quand sa première faim fut apaisée, il parut examiner avec une secrète satisfaction le trophée militaire qui occupait le centre du pourtour de la salle à manger. Le costume que Tom portait fut aussi l'objet d'un examen sérieux. La conversation s'engagea à la suite de cette double série d'observations. Pour reproduire cette conversation, nous demanderons à nos lecteurs la permission d'employer la forme dramatique et de mettre le nom des interlocuteurs en avant de chaque réplique.

L'abbé regardant Tom (à part).—Voilà bien la plus singulière figure de grand personnage que j'aie rencontrée en ma vie ! (Haut.) La décoration de cette salle, le costume que vous portez, tout me dit que je suis ici en pays ami; mais avant de m'en croire sûr, permettez moi, monsieur de vous adresser une question.

Tom.—Je vous le permet.

L'abbé.—Suis-je encore loin du château d'une excellente dame qu'on nomme lady Mitliden ?

Tom.—Vous y êtes en ce moment même.

L'abbé.—Cette dame qui vient de sortir était donc...

Tom, l'interrompant.—Lady Mitliden en personne.

L'abbé, à part.—C'est singulier ! (Haut.) Et ne pourriez-vous pas m'apprendre où je pourrais rencontrer un de mes amis, un voyageur comme moi, sir Murray de Broughton ?

Tom, avec étonnement.—Vous connaissez sir Murray ? Hé bien ! celui que vous cherchez était hier ici, et je l'attendais.

L'abbé, avec joie.—Vous le connaissez donc aussi ?

Tom, railant.—Un peu !

L'abbé, à part.—En ce cas, je suis sauvé !

Tom, à part.—Cet homme est des miens.

L'abbé, haut.—Maintenant, monsieur, je puis vous avouer que je ne suis pas ce que je parais être; le costume que je porte est un déguisement, et rien n'est plus opposé à la profession de prêtre que la profession que j'exerce.

Tom.—Vous êtes ?...

L'abbé, souriant.—Soldat.

Tom.—Et au service de quel pays ?

L'abbé.—De l'Ecosse.

Tom.—Allons donc ! Ne savez-vous pas que l'Ecosse n'a pas d'armée à elle, et que les Ecossois qui portent les armes sont incorporés dans les régimens anglais ?

L'abbé.—J'appartiens cependant bien à l'armée écossaise, à celle qui s'organise secrètement et qui n'attend plus que le signal pour lever l'étendard de l'indépendance : vous comprenez !

Tom, se souvenant.—Ah ! oui, oui ! Vous êtes de ceux qui veulent replacer le roi légitime au trône de ses ancêtres; enfin ! vous tenez pour les Stuarts ?

L'abbé.—Sans doute !

Tom, gracieusement.—C'est bien, mon ami, c'est très bien ! Voilà qui vous fait honneur ! et quand l'armée écossaise sera organisée, quel grade espérez-vous y obtenir ? serez-vous bien brigadier ?

L'abbé, gracieusement.—Oh mieux que ça !

Tom, se faisant tout-à-fait bon prince.—Officier, peut-être ? lieutenant ?

L'abbé.—Mieux que ça !

Tom.—Diable ! vous avez de l'ambition, jeune homme ! mais êtes-vous bien sûr de votre capacité ?

L'abbé.—De ma capacité, non; mais de mon courage et de ma loyauté, oui.

Tom.—C'est quelque chose. Allons, n'en parlons plus. Vous voulez être et vous serez capitaine.

L'abbé.—Mieux que ça.

Ici se fait un moment de silence. La figure de Tom se rembrunit et exprime de plus en plus la défiance. Au bout d'un moment la conversation se renoue de la manière suivante :

Tom, les yeux fixés sur l'abbé.—(A part.) Ce jeune drôle a un aplomb ! Je suis curieux de savoir jusqu'où son outrecuidance peut aller. (Haut.) Puisque le grade de capitaine ne suffit pas à votre ambition, vous espérez donc être colonel ?

L'abbé.—Mieux que ça.

Tom.—Encore ! Général, peut-être ?

L'abbé.—Mieux que ça.

Tom.—Ah ! par exemple !... voilà qui est trop fort, et il m'est avis que pour afficher des prétentions si hautes, vous avez bien peu de barbe au menton !... Voyons, que prétendez-vous être ? Répondez.

L'abbé.—Vous ne devinez pas ?

Tom.—Non, parbleu ! Je ne devine pas.—(Nouveau silence.) L'abbé à son tour paraît embarrassé, et semble craindre de s'être imprudemment avancé. Il reprend enfin avec froideur et dignité :—Vous me permettez, monsieur, de ne rien ajouter. Puisque vous ne comprenez pas un demi-mot j'attendrai pour parler que sir Murray de Broughton soit de retour.

Le ton de résolution de l'abbé avait imposé à Tom, qui n'osa pas réitérer sa question. De son côté l'abbé paraissait bien décidé à se taire. Cependant la curiosité de ce dernier n'était pas satisfaite, il flairait une énigme et désirait en connaître le mot. Il reprit donc le premier, après avoir examiné pendant quelque temps les armes des Stuarts gravés au fond de son assiette d'argent.

L'abbé.—Je serais désespéré, monsieur, de vous laisser de moi une opinion défavorable. Après tout, vous m'avez admis à votre table, et je vous dois de la reconnaissance. Si vous le voulez bien, nous oublierons de part et d'autre nos sujets de mauvaise humeur, et nous recommencerons à causer comme deux bons amis.

Tom, avec l'accent de la vanité blessée.—Oh ! amis ! Monsieur !

L'abbé.—Soyez tranquille, monsieur, l'amitié d'un homme tel que moi ne peut pas déshonorer, que je sache, un homme même tel que vous.

Tom, à part.—Ce que dit ce petit abbé est passablement impertinent !

L'abbé.—Êtes-vous aussi soldat, monsieur !

Tom.—Oui, monsieur.

L'abbé.—Au service de quel pays ?

Tom.—De l'Ecosse et dans la même armée que vous.

L'abbé, reprenant sa bonne humeur.—Vous êtes des nôtres ?

Tom, se redressant fièrement.—J'ai des miens, monsieur, mais je ne suis des nôtres de personne.

L'abbé, étonné.—(A part.) Cet homme est un fou, ou l'orgueil proverbial des Ecossois est encore plus grand qu'on ne le croit. (Haut, en imitant le ton hautain que Tom a pris précédemment.) Et quel grade espérez-vous avoir dans l'armée écossaise ? Serez-vous bien brigadier ?

Tom.—Mieux que ça !

L'abbé.—Lieutenant ?

Tom.—Mieux que ça.

L'abbé.—Capitaine peut être ?

Tom.—Mieux que ça !

L'abbé, ironiquement.—Vous serez donc colonel ?

Tom.—Mieux que ça !

L'abbé.—Général ?

Tom.—Mieux que ça !

L'abbé, moitié sérieux, moitié riant.—Oh, alors ! vous êtes donc le prétendant lui-même ?

Tom n'eut pas le temps de répondre à cette question : on entendit du dehors le pas de chevaux et le bruit de sabres traînants sur le sol. L'intendant de lady Mitliden entra dans la salle à manger, qu'il traversa rapidement pour aller retrouver sa maîtresse. Il était pâle, tremblant, effaré. Bientôt après lady Mitliden reparut à son tour; elle était aussi pâle, aussi agitée que son intendant.

Le jeune abbé se leva rapidement, s'approcha d'une croisée et put reconnaître par lui-même la cause de cette alerte. Les mêmes dragons que nous avons déjà vus à l'auberge de la Hache-du-Lochaber, descendaient de cheval devant la grille du château. Un petit homme vêtu d'une houplande grise à double collet parlait vivement au chef de la troupe armée. A la vue de cette troupe, le jeune prêtre irlandais se troubla visiblement, comme s'il se fût cru personnellement en danger.

—Venez, venez, dit lady Mitliden en s'approchant de Tom, il faut vous cacher ! Mon intendant se charge de recevoir les dragons, et j'espère que grâce à ma réputation d'excellente hanovrienne, ils n'épargneront la honte et le malheur d'une perquisition.

Tom quitta brusquement la salle à manger, et lady Mitliden qui le suivait allait reformer la porte sur elle, lorsque le jeune prêtre lui prit résolument la main et lui dit :

—Demeurez, de grâce, madame; vous êtes lady Mitliden, par conséquent, je ne suis pas un étranger pour vous. Je suis celui que vous attendez depuis quinze jours, celui que sir Murray de Broughton a été chargé de vous amener. Vous comprenez, madame, que je ne puis sans danger me trouver en présence d'une brigade de dragons anglais.

Il serait difficile d'exprimer la stupeur et la colère qui se peignirent dans les traits de la vieille dame.

—Monsieur l'abbé, dit-elle avec un profond mépris à son

interlocuteur, vous êtes un misérable imposteur ! oui, un imposteur ! continua-t-elle, car vous usurpez un titre qui ne vous appartient pas : celui que vous prétendez être est ici depuis hier.

— Ici ! depuis hier ! murmura l'abbé, frappé à son tour de stupeur. Alors, je vous demanderai la faveur de le voir.

— Vous l'avez vu.

— C'était donc ?

— Oui, monsieur l'abbé, c'était celui à la table duquel vous avez eu l'insolence de vous asseoir !

Un sourire agita les lèvres du jeune homme ; puis, reprenant un air sérieux que la gravité des circonstances ne justifiait que trop, il répondit à lady Mitliden avec un accent de cha enreuse sincérité :

— Vous êtes dans l'erreur, madame ; vous vous trompez ou on vous trompe. Sur quel témoignage appuyez vous vos convictions ?

— Sur le témoignage de sir Murray de Broughton.

Le jeune abbé pâlit et porta machinalement la main à son front en murmurant : — Sir Murray !

Quant à vous, monsieur, reprit lady Mitliden avec hauteur, vous attendrez ici les dragons anglais, vous les verrez, et ce sera votre punition. Mon château n'est pas fait pour servir d'asile à des vagabonds ou à des coupables.

Le jeune prêtre était tellement accablé, qu'il ne fit pas même un dernier effort pour retenir lady Mitliden. Il resta quelque temps immobile, et le sceau de la fatalité empreint dans sa physionomie, apparut en ce moment plus caractérisé que jamais. Cependant, l'instinct de sa conservation lui rendit sa présence d'esprit : lorsqu'il entendit les sabres des dragons résonner sur les marches de l'escalier, il abaissa sa perruque sur son front et renferma de son mieux les quelques mèches de cheveux blancs qui s'en étaient échappés.

Ensuite il alla s'asseoir dans le coin le plus obscur de la salle, tira de sa poche un bréviaire, l'approcha de ses yeux de façon à masquer le plus possible sa figure et se mit à réciter à demi voix une oraison en affectant le ton traînant et nazillard du clergé irlandais. Inquiet lui-même et debout près de la fenêtre l'intendant de lady Mitliden n'avait pas remarqué les divers mouvemens de cette bizarre scène.

Lorsque les dragons entrèrent, le brigadier Maxwell en tête, le petit homme vêtu en bourgeois que nous avons signalé, se glissa à leur suite dans la salle.

— Monsieur l'intendant, dit le brigadier au vieux serviteur de lady Mitliden, nous n'avons pas voulu passer devant le château de votre respectable maîtresse sans lui présenter nos hommages et porter avec elle la santé de notre roi et de son digne neveu le duc de Cumberland. Quant à monsieur, ajouta-t-il en désignant le petit homme vêtu en bourgeois, je vous le présente comme un honorable apothicaire en quête de son élève, qui s'est échappé. Il a fait route avec nous depuis la dernière étape.

— Ma maîtresse est absente, dit l'intendant en apportant sur la table deux bouteilles cachetées, mais son vin est toujours à la disposition des braves défenseurs de l'ordre et de la constitution.

— Savez-vous, reprit le brigadier en essuyant la sueur qui coulait de son front, que depuis quelque temps notre métier devient bien rude ? Nous passons toutes nos journées à galoper dans votre pays de montagnes sans prendre un seul instant de repos. Il est vrai que le moment est critique : on prétend qu'une frégate française a débarqué ces jours-ci des personnages très suspects, et il nous est enjoint de faire les perquisitions les plus minutieuses dans tous les châteaux qui bordent la côte.

L'intendant ne put réprimer un mouvement d'effroi en entendant le brigadier parler de perquisition.

— Buvez donc ! brigadier, interrompit-il.

— Quant au château de lady Mitliden, c'est différent, reprit celui-ci ; la cavalerie anglaise le connaît, et on ne se permettrait pas d'y ouvrir seulement une porte.

En ce moment le regard du brigadier tomba sur le jeune prêtre irlandais, qui continuait à remuer les lèvres comme s'il eût récité des prières, mais qui en réalité prenait le plus vil intérêt à la conversation.

— Quel est cet inconnu ? demanda Maxwell à haute voix.

En entendant cette question, l'abbé rapprocha encore plus son bréviaire de sa figure et se mit à marmotter distinctement : *Oremus. Vere dignum et justum est, equum et salutare.*

— Apprenez moi donc quel est ce baragouineur, demanda une seconde fois le brigadier à l'intendant.

— Son baragouin ne vous l'apprend-il pas de reste ? répondit l'intendant naturellement et sans malice, c'est un diseur de patenôtres, un de ces pauvres diables de prêtres irlandais qui s'en viennent manger leur pain sec à la fumée de nos cuisines écossaises.

— *Nos tibi semper et ubique gratias agere*, continue l'abbé en élevant la voix comme s'il eût été saisi d'un redoublement de ferveur.

— Depuis quand ce jeune homme est-il ici ? reprit le brigadier.

— Depuis une heure environ, dit l'intendant. Il était fatigué et affamé, et lady Mitliden ma maîtresse n'a pas pu se dispenser de lui offrir un verre de vin et un morceau de pudding.

Le brigadier Maxwell parut se recueillir un instant, après quoi il s'adressa directement au prêtre irlandais, et lui dit : — Jeune homme, d'où venez-vous ? où allez-vous ? comment vous nommez-vous ?

Sans lever la tête, d'Irlandais psalmodia : *Domine Pater omnipotens, per Christum dominum nostrum.*

— Psalmodier n'est pas répondre, répliqua le brigadier. Avancez ici, monsieur l'abbé, et montrez nous vos papiers de route.

Si on avait pu voir en face la figure du faux abbé, on aurait remarqué qu'en ce moment il levait son regard comme pour solliciter l'assistance du ciel. Tout à coup le contact d'une main sèche, mais robuste encore, qui venait de s'abattre sur son épaule, le fit tressaillir jusqu'au fond du cœur.

Cette main était celle de master Cromby. Le malin apothicaire s'étant approché à pas de loup avait insinué un coup d'œil entre le Bréviaire et le visage de l'inconnu, et en ce moment il jugeait à propos d'annoncer sa présence.

— Je vous retrouve donc enfin, monsieur Tom, dit master Cromby sans dissimuler sa joie. Mais pourquoi diable êtes-vous déguisé de la sorte ? Voyons, répondez-moi et n'ayez pas peur. Vos affaires sont parfaitement en règle ; le flacon que vous avez donné hier à la vieille Marthe ne contenait que du protoxide d'oxygène. Or, il est reconnu que le protoxide d'oxygène n'a jamais empoisonné personne. Ainsi, vous pouvez lever la tête maintenant et regarder la force armée en face.

L'Irlandais comprit probablement qu'il était l'objet d'une méprise et que cette méprise pouvait le sauver. Il ne répondit pas de peur que le son de sa voix ne dénonçât trop tôt la vérité. Comme Master Cromby insistait, il exprima seulement par un geste sa volonté négative.

— Vous êtes timide, mon garçon, dit master Cromby, traduisant la pantomime de son élève présumé, vous n'osez pas vous expliquer devant tant de monde et vous désirez attendre que nous soyons seuls. Que votre volonté soit faite ! Je ne cours pas après vous pour vous contrarier.

Cette scène de reconnaissance avait dissipé tous les soupçons du brigadier ; il s'adressa à master Cromby et lui dit : — Mon cher monsieur, puisque vous avez retrouvé celui que vous cherchez, faites-moi l'honneur de vider un verre de vin avec nous à la santé de sa majesté George II, après quoi nous vous laisserons.

— Oui, oui, dit master Cromby en vidant son verre, et que saint George, patron de la vieille Angleterre, envoie au diable tous les prétendants !

La fin au prochain numéro.

BULLETIN SCIENTIFIQUE.

GÉOLOGIE.—Sources artésiennes de pétrole.

Dans une des dernières séances de l'Académie des Sciences de Paris, il a été parlé d'un forage artésien du département du Bas-Rhin, qui a donné récemment et donne encore du pétrole au lieu de l'eau jaillissante qu'on cherchait. Un fait semblable a eu lieu en Amérique, il y a une dizaine d'années ; il a offert diverses circonstances qu'il est bon de faire connaître. Nous allons les rappeler ici, d'après le recueil qui a raconté cette émission.

Il y a dix ans, en creusant un puits pour obtenir de l'eau salée à Berksville (Kentucky), on arriva dans le roc solide à la profondeur de plus de deux cents pieds. Là, la sonde pénétra dans un réservoir de pétrole pur, et l'huile fut lancée à plus de douze pieds au-dessus de la surface du sol. Quoique la quantité en diminua après les premiers instans, pendant lesquels il en sortait 75 gallons par minute, le pétrole continua à sourdre pendant plusieurs jours. Le puits se trouvant être au bord d'un ruisseau qui se jetait dans la rivière Cumberland, le naphthé y fut entraîné et en couvrit pendant longtemps la surface. Qu'ilques personnes en ayant approché une torche enflammée, toute la rivière parut en feu, et les flammes s'élevèrent au-dessus des ravins les plus profonds et atteignirent les sommets des plus hauts arbres. Ce naphthé brûle aisément et donne une flamme blanche et brillante comme celle du gaz de la houille. On en remplit plusieurs barils, mais la plupart coulérent.

La liqueur est si pénétrante qu'il est difficile de la tenir dans des tonneaux, et si s'en dégage tant de gaz, que les bouteilles qu'on en remplit et que l'on tient bien bouchées se brisent souvent. Exposé à l'air, il prend une teinte verdâtre. Il est très volatil, a une odeur forte, piquante, impossible à décrire, et sa vapeur est semblable à celle du sapin résineux.—Peu de temps après la découverte de cette huile minérale, on en obtenait toujours une certaine quantité lorsque l'on pompait l'eau salée, et l'on se persuada que cela continuerait. Mais bientôt on cessa d'en retirer avec l'eau, et tout effort pour s'en procurer autrement que par un écoulement spontané a été inutile. Ces émissions naturelles se reproduisent de temps en temps. Il y en a eu deux pendant les deux dernières années. La dernière commença le 4 juillet 1840, et continua pendant environ six semaines. On en recueillit vingt barils. L'huile minérale et l'eau salée, qui arrivent ensemble pendant ces écoulements, sont amenés par le soulèvement du gaz à la hauteur de 200 pieds dans la pompe. De celle-ci, le fluide est conduit dans un réservoir couvert ; là l'eau se sépare bientôt du pétrole qui vient nager à la surface où on le puise facilement. Un bruit souterrain, ressemblant à un tonnerre lointain, accompagne toujours l'écoulement du pétrole, pendant que le gaz se dégage en abondance au haut de la pompe, donnant à l'eau du puits l'aspect du bouillonnement. (Voy. *The Americ. Journal*, cahier de juillet 1840, — et *Bibl. univ.*, cah. de janvier 1841).

AGRICULTURE.—LE SEL EMPLOYÉ COMME ENGRAIS.

Les observations suivantes ont été extraites des ouvrages du fameux agriculteur anglais, John Sinclair, de ceux non moins profonds de notre célèbre Chapuis, et qui ont pour but de faire ressortir les avantages du sel en économie agricole, et les emplois multipliés et non moins utiles qui peuvent en être faits dans l'économie rurale.

Le sel peut s'employer comme engrais sur les terres arables (ou labourables).

- Il réveille la fertilité des terres incultes.
Il peut servir à prévenir la carie des blés.
Il préserve les semences des attaques des insectes.
Il favorise la végétation des plantes oléagineuses.
Il augmente les produits des prairies.
Il corrige les foins ou améliore leurs qualités.
Il rend plus nourrissans les fourrages grossiers et les fourrages humides moi s nu siles.
Il empêche le salin du bétail ou le préserve de diverses maladies.
Enfin il peut prévenir la rouille du froment.
Reprenez ces différens emplois.

1.— Comme fertilisant les terres arables.
Le sel, employé dans un état naturel en trop grande quantité, nuit à la végétation, parce que son action serait trop forte, et qu'elle irait jusqu'à des degrés avec lesquelles il serait en contact. Mais, employé en petite quantité, il donne plus d'activité aux fonctions nutritives de la plante, et favorise sa végétation, en lui conférant la faculté d'absorber une plus grande quantité de nourriture dans un certain espace de temps. On peut en faire l'application de plusieurs manières.
Si l'on s'agit de préparer la terre pour une jachère, l'auteur recommande de semer trente à quarante bushels par acre, en

au commencement de quelque temps avant de labourer ; cette opération détruit les mauvaises herbes et les insectes, et donne de la fertilité au sol. Pendant le printemps et l'été suivants, le sel se mêle avec l'engrais et avec la terre ; et, à l'époque des semailles d'automne, il n'a plus assez d'activité pour nuire aux plantes, dont il favorise au contraire la végétation vigoureuse. L'on obtient ainsi une belle récolte, et l'effet produit par cet amendement dure plus de six années. Il serait important de comparer les résultats d'une jachère traitée ainsi avec ceux d'une jachère traitée par la chaux au lieu de sel.

Le sel peut être aussi employé avantageusement après la semaille. On l'a essayé avec succès en semant seize bushels par acre sur une semaille d'orge, immédiatement après le hersage. M. Hollingshead prétend aussi qu'en semant seize bushels de sel par acre sur une récolte de pommes de terre, immédiatement après leur plantation, l'on peut obtenir par ainsi dire indéfiniment des récoltes abondantes de ce tubercule de terre sur le même terrain. Ces assertions, si vraies, devraient être confirmées par de nombreuses expériences.

Pringle et Macbride ont prouvé que le sel, mélangé en petite quantité avec du fumier d'étable et d'autres substances végétales, en favorise la putréfaction, lors même qu'on s'en est employé en trop grande quantité, et arrête au contraire les progrès de cette même putréfaction.

Le sel, mélangé dans les composts, y produit des effets supérieurs à ceux de la chaux. Un cultivateur en a fait l'essai comparatif avec du sel de pêche mélangé avec la terre de ses fossés ; l'effet en a été beaucoup plus puissant que celui du compost mélangé de chaux.

Dans la partie du comté de Cornouailles, où il existe des pêcheries, l'on emploie habituellement comme engrais, des résidus du sel, mélangés de débris de poissons et de parties huileuses. On les mélange avec de la terre, du sable de mer et du fumier d'étable. Le prix d'une tonne de ces résidus est de 10 shellings, et cette quantité suffit pour un acre. Les débris de poissons sont considérés comme l'engrais le plus précieux.

2.— Le sel développe la fertilité des terres incultes.

Un cultivateur des Pays-Bas, près d'Oudenarde avait fait défricher environ 150 acres de terrains marécageux. Au lieu d'engrais, il fit mettre en tas les gazons de bruyères provenant du terrain et les entreteña des couches de sel. Ces tas furent retournés une fois par année pendant trois ans, avant d'être répandus sur le sol, lequel, au moyen de cet engrais, produisit deux belles récoltes. Des fermiers auxquels ce terrain échut ensuite cessèrent d'employer le sel, et il redevenit improductif. Cet essai prouve que le sel a la propriété de dissoudre la bruyère et de la convertir en engrais. Il serait important de faire des expériences semblables sur la tourbe, en la stratifiant avec des couches de sel.

3.— Le sel préserve les semences des attaques des insectes.

Il y a des parties de l'Ecosse dans lesquelles les avoines étaient souvent détruites par les vers. Un mélange de sel avec la semence, dans la proportion de 1 lb à 1 3/2e, fait périr les insectes, en agissant comme purgatif violent.

4.— Il favorise les plantes oléagineuses.

Ce fait a été reconnu en Amérique pour la culture du lin, et a été depuis confirmé en Angleterre. La quantité de sel répandue doit être d'environ trois bushels par acre, quantité égale à celle de la semence. On le répand immédiatement après la semaille, et il augmente, soit la quantité, soit la qualité de la graine de lin. L'analogie conduit effectivement à croire que le sel, mélangé à des substances huileuses, forme une espèce de savon qui favorise la végétation.

5.— Il augmente les produits des prairies et des pâturages.

Du sel répandu en automne sur un terrain marécageux, produit le meilleur effet sur la récolte suivante. Cela a été essayé avec succès dans le Cheshire, en en répandant de huit à seize bushels par acre.

Il a été reconnu aussi que le sel répandu sur les prairies naturelles, en détruit la mousse.

Dans les Pays-Bas, on emploie avec beaucoup de succès la cendre de tourbe, qui est fortement imprégnée de particules salines, sur les trèfles, même pour les secondes coupes ; et M. Hollingshead recommande l'emploi du sel pour les prairies, après la récolte du foin, surtout dans les étés chauds et secs, et cela à raison de six bushels par acre. L'humidité que le sel attire favorise la végétation, et produit plus d'effet qu'aucun engrais.

Un mélange de seize bushels de sel avec une vingtaine de chars de terre, répandu sur l'étendue d'un acre de prairies, au printemps ou en été, fait un engrais excellent.

MALADIES DES ARTISANS,

ET LEURS REMÈDES.

MAGONS.

C'est dans la manière de se servir de la pierre, de la brique, de la chaux, du plâtre, etc., et de les préparer, et dans la nature de quelques-uns de ces matériaux, qu'il faut chercher les causes des maladies auxquelles sont particulièrement exposés les maçons.

Hacher, piquer la pierre, la tailler au marteau, cet exercice, que l'ouvrier maçon répète à chaque instant, fait sauter des fragmens qui peuvent blesser l'œil ou d'autres parties du corps. La poussière qui s'élève de ces matériaux, et surtout du plâtre que les manœuvres battent, criblent, tamisent ou gâchent, les expose à des ophthalmies plus ou moins graves. L'introduction de cette poussière dans la bouche et dans les voies de la respiration cause de la soif, de la toux, une difficulté plus ou moins grande de respirer, les maux de poitrine, l'asthme, l'œdème, et même la phthisie, surtout quand les maçons sont avancés en âge. Ces poudres ou poussières réunies en grumeaux dans leurs poumons occasionnent quelquefois la pierre ou calcul.

La poussière du plâtre cause moins vite des affections de poitrine chez les maçons que celle qui s'élève des démolitions et bois vermoules. Le nuage épais qu'elle forme prend à la gorge et excite l'éternement et la toux.

La vapeur épaisse et piquante que dégage la chaux lorsqu'on l'éteint produit souvent une impression très-active sur les yeux et les voies respiratives des maçons qui font l'opération.

Les accidens dont on vient de parler peuvent être prévenus en partie par des soins hygiéniques. C'est dans cette vue que plusieurs ouvriers, obligés de rester dans la poussière du plâtre, se couvrent quelquefois la bouche et la figure d'une toile à travers laquelle se laisse passer l'air qu'ils respirent.

Rumazzini dit avoir employé avec quelque succès, pour prévenir ou arrêter les affections de poitrine des maçons et charbonniers, les émolliens et l'usage d'une amande douce récente. Le lait, les opiatés et les adoucissans ont aussi d'un bon effet. Néanmoins les ouvriers maçons qui s'obstinent à continuer leur métier quand ils sont affectés de la poitrine finissent par la plume par mourir asthmatiques ou phthisiques.

Lorsque les maçons quittent leur travail, ou même lorsqu'ils

le susp... de se lever p... que tous les yeux, la haie... le ciel, les mains et les bras, qu'ils aient un non très-chaud.

On ne p... qu'applaudir à cette coutume, si ce lavag... ne s... faisait pas souvent avec de l'eau trop froide; car c'est un des meilleurs moyens de prévenir un des maux du séjour de la poussière sur la peau.

Les maçons, presque toujours chargés de pierres, de plâtras, de mortier, d'écaillies, de matériaux, éprouvent souvent des blessures graves; pour les éviter, la prudence est le seul conseil que l'on puisse leur donner.

Il sont encore exposés, quand ils travaillent aux pu... et fosses d'aisance, aux accidents des vidangeurs et cureurs de puits, qui sont ordinairement le mal d'yeux appelé la mitte, et quelquefois aussi la maladie du plomb.

LA DIVINE ÉPOPEE,

PAR M. ALEXANDRE SOUMET.

Aux extraits condensés que nous donnons du plan de la "Divine Epopée", poème épique nouvellement publié et qui a fait sensation en France, nous ajoutons deux cours fragmentés tirés de ce poème, qui par la beauté des vers, et la grandeur des pensées nous donnent une haute idée de cette conception qui nous paraît vraiment grandiose et originale.

S'élançant à la manière de Dante, de Milton et de Klopstock, hors du monde réel pour plonger dans les profondeurs de l'infini, une Epopée nouvelle vient d'apparaître. Le dogme catholique vit avec ses salutaires rigueurs et son implacable sévérité: le sceau de la colère est apposé pour toujours sur les enfers; et l'on souffre dans ce séjour d'horreur et de gémisses sans aucun espoir de pardon.

Tel est le sujet de la Divine Epopée. La France, déjà fière des Martyrs de M. de Châteaubriand, peut-elle, pour se dédommager de sa longue indigence, présenter aux nations voisines deux grandes épopées nationales au lieu d'une? Nous allons le voir.

Le poème s'ouvre par la description de l'aigle qui, à la fin des temps, essaie de lutter contre la tempête, emblème de l'existence humaine. L'oiseau roi se débat sans fruit; rejeté par l'ouragan, il cherche sur un écueil des cieux le soleil naufragé comme lui: l'astre et l'oiseau disparaissent engloutis dans un même sépulcre.

L'exposition achevée, nous sommes transportés dans les demeures célestes. Le monde brisé a disparu comme une tente qu'on enlève. De tout ce qui a subsisté, il ne reste plus rien que le ciel et l'enfer: entre ces deux séjours, s'assied l'ange du chaos.

Nous voici au second chant. Il a reçu le nom de Sémida, parce que Sémida le remplit tout entier. Qu'était-ce donc que Sémida? C'était la fille du pieux Cléophanor, dernier descendant des prophètes.

Le Christ, dont l'âme miséricordieuse a deviné ces douleurs, s'avance vers Sémida. Elle le supplie d'effacer le nom qui tient tant de place dans son âme; puis elle lui raconte ses soupirs, ses regrets, ses luites, ses inutiles luites pour triompher d'un souvenir.

Mais l'amour pourra-t-il vaincre l'éternité?

Autant les deux chants qui précèdent l'entremise de douces et riantes peintures, autant le troisième chant se distingue par l'éfrayante énergie de ses tableaux. L'enfer y est décrit avec une vigueur d'expressions et un bonheur d'images qui s'élèvent à la hauteur des poètes dont la profonde intuition avait pénétré avant M. Soumet dans ces lieux de douleurs.

leur la force de livrer à la dent de ces animaux féroces son fils, qui expire sous ses yeux. Quel est ce supplice dont tout le corps n'est que sous l'horrible bouillonnement? C'est le châtiment réservé à celui qui a juré de ne pas vendre au juif, deux fois décidé, une haine sacrée, pour pratiquer sur elle d'abominables rites.

Né sur les rochers d'Eléphantia, Idaméel donna la mort à sa mère en échange de la vie qu'il recevait. Ce jour là, son père disparut foudroyé. A date du moment de sa naissance, tout hymen fut stérile, nulle mère ne voulut lui offrir la moitié de son lait.

Fatigué de cette vie solitaire, Idaméel quitta Eléphantia et rencontra Cléophanor, père de Sémida. Elle parle à Idaméel des choses du ciel. L'orphelin d'Eléphantia répond par des malédictions aux accents pieux de la vierge.

Idaméel pénètre dans la grotte où Cléophanor vient d'expirer, enlève la jeune vierge en larmes et roule un rocher devant l'autre sépulcre. Un lion s'élançait contre le ravisseur. Idaméel enchaîna à l'entrée du sépulcre de Cléophanor.

C'en est fait de la terre et des hommes, A l'œuvre de la destruction succède l'œuvre de la résurrection, qui s'accomplit au bruit de chaque tombe qui se rouvre.

Adieu, soleil... Ma main n'a pu sous tant d'orages, Grossir d'un grain de plus le sablier des âges.

Les gardiens des cités infernales viennent annoncer à leur nonne au monarque qu'un étranger mystérieux, a pénétré dans son empire. Idaméel ordonne qu'on lui amène ce puissant inconnu.

Cet étranger c'est Jésus-Christ. Idaméel tressaille d'une horrible joie; il annonce à l'étranger qu'il est son captif et que nul supplice ne lui sera épargné. Jésus répond qu'il est prêt à souffrir: il est livré à dix puissances du mal, revêtu d'une armure nouvelle.

Le neuvième chant est intitulé: le Drame. Sémida, Madeleine, Eve, qui enfanta la mort, Marie, qui enfanta la vie, cherchent avec une inquiète tendresse où s'en est allé Jésus, dont l'absence a répandu partout le deuil.

Elle veut voler vers le Rédempteur; mais il lui crie du fond des enfers, de remonter vers Jehovah et de lui dire qu'elle a vu le Messie agonisant dans les ténébreux royaumes.

Le mystère de la seconde rédemption commence à s'accomplir au 10e chant. L'enfer a son Gothsmani. Le Christ prie et gémit dans son ardent snaitre. Tous les tourments, toutes les terreurs, toutes les défilances viennent inonder son âme.

Le Calvaire se dresse devant nous dans le 11e chant. Un rocher est taillé en forme de croix par les ordres d'Idaméel. La montagne tremblait et la croix tombait toujours. Les mille anges de la mort descendus du ciel ont dressé l'arbre granitique.

Cependant Idaméel, sentant que son empire lui échappe, enfonce une lance dans les flancs du Rédempteur. Aussitôt le corps de Jésus tombe de sa croix de rocher; ses forces le trahissent; il ne peut accomplir jusqu'au bout le rachat de l'enfer.

Dans le douzième chant, le Christ, holocauste vaincu, Ré-

dempteur terrassé, se plaint auprès de son Père de n'avoir pu compléter l'œuvre réparatrice. Il fallait à l'enfer Jehovah pour sauveur. L'amour divin ne reculera pas devant ce dernier miracle. Un élan du ciel fait disparaître l'enfer: tout ce peuple de réprouvés retombe dans le néant.

De cette région noire, maudite, impure, Il ne reste plus rien que la grande fleur, Du Christ, dont les soupirs, tant de fois triomphants N'ont conquis que la mort pour ses nouveaux enfants.

Le Fils supplie le Père, les prophètes voilés gémissent; Eve, penchée sur le sein d'Abel, redemande son premier né. Sémida pleure son Idaméel dans une longue et douloureuse élégie: vaincu par tant de vœux et tant de larmes, Jehovah ressuscite chacun de ces réprouvés, dans le cœur duquel était entré le glaive du repentir.

Sémida et Idaméel sont réunis dans l'éternelle béatitude. Cléophanor se lève et hérite cet hymne symbolique, pour lequel la terre n'avait pas d'autels.

Quoique voilé de pleurs durant nos blanches fêtes, Ton regard vit plus loin que l'œil de nos prophètes... O du Dieu créateur doux et puissant bienfait, LA FEMME a dû guérir le mal qu'elle avait fait!

Ainsi marche la divine Epopée, à travers le merveilleux de l'infini et les symboles de toute nature.

SÉMIDA.

Harpes d'Eden, chantez le bonheur immortel! Une extase de feu monte de chaque autel, Et les sept cieux, brûlant autour du divin maître, Sont un temple d'hymen dont lui-même est le prêtre.

Avant de se voiler au terrestre séjour, La suprême beauté dans Eve éclose au jour Etait venue encore en rayons d'innocence, Sur ce front de quinze ans verser sa pure essence.

Telle et plus belle encore aux cieux que sur la terre, Celle qu'on appelait la vierge solitaire, Etait languissamment, et, parmi les élus, Semblait attendre encore où l'amour n'attend plus.

—L'ante-Christ-raconte ainsi son voyage dans les airs.

Devant tous mes sujets je forçai sans trembler Le prodige d'Icare à se renouveler. De son funeste sort je repoussai l'augure, De l'aigle comme lui, j'empuntai l'envergure;

Je m'élançai rapide, et mon premier essor Dans l'espace aux mortels ouvrit un nouveau sort. De mon aile d'abord j'étudiai l'usage; Sur la plaine attiédie et sur les monts neigeux, Je parvins à dompter ses souffles orangeux.

Je me sentais au cœur une joie insensée, De prêter à la chair le vol de la pensée, Tournant autour du globe aux changeantes couleurs Comme une abeille au cœur d'un citronnier en fleurs. L'éocostat n'a rien de cette immense joie; Su-pendu comme un plomb sous le globe de soie,

Assis dans un esquif que presse un vil réseau.
 On est un prisonnier et non pas un oiseau.
 Mais moi, fier, libre, seul, dédaignant tout naufrage,
 J'aimais à m'installer dans le cœur d'un orage,
 J'aimais à respirer, de son air ténébreux,
 Moins ardens que les miens les esprits sulfureux :
 A rafraîchir mon front sous les ondes qu'il verse,
 A traverser la nuit que la foudre traverse,
 Et je me souvenais, à ce suprême instant,
 Du chaos de Milton sous le vol de Satan.

L'INSTITUT :
QUEBEC, SAMEDI, 15 MAI 1841.

LES VOYAGEURS.

Nous donnons aujourd'hui la traduction de l'écrit intitulé : *Méodies Canadiennes* dont nous avons annoncé la réception dans notre dernier numéro. Elle ne pourra manquer d'intéresser nos lecteurs moins encore par le mérite de l'écrivain lui-même que par le sujet dont il traite. Nos voyageurs sont une classe d'hommes dont la généralité et la variété de caractère, l'adresse et l'impétuosité ont surpris et conquis l'admiration de tous les étrangers qui les ont connus. Sir J. Franklin, Hall, Richardson, Back et Ross en parlent souvent et citent toujours leur intérêt, leur adresse et leur valeur joyeuse, comme les traits caractéristiques qui les distinguent. Mais il y a un autre rapport sous lequel nous voudrions connaître ces hardis voyageurs, ces audacieux chasseurs. Nous savons que, comme les marins et tous ceux qui mènent une vie aventureuse, ils ont des superstitions, que leur imagination est peuplée d'images poétiques et de phantômes, qui sont la conséquence des impressions qu'ils ont eues sur eux les objets qui les environnent tous les jours dans leurs voyages. Les contes si nombreux et si variés que chacun répète à son tour assis près du feu le soir au milieu d'une forêt profonde, ou sur le bord d'un lac tranquille, entouré de savanes, d'arbres séculaires ou d'imposants rochers à formes bizarres et fantastiques, la naïveté des pensées, la vérité des sentiments, le plus souvent la tristesse du sujet, tout dans ces récits portent un cachet d'originalité et de simplicité et véritable poésie qui a un charme indicible. Voilà le rapport sous lequel nous voudrions mieux connaître cette classe pittoresque de nos compatriotes. A l'exemple du poète écossais McPherson, quelque homme instruit du district de Montréal d'où sont généralement les voyageurs, devrait recueillir ces contes, ces plaintes ou plutôt ces ballades si tristes, si simples mais si belles que nous avons nous-même entendues une fois, et dont le souvenir quoiqu'il nous jette encore dans cette douce et triste rêverie dont nous ne voudrions jamais sortir. Une semblable collection faite avec discernement et rédigée par une main habile serait une véritable création pour la littérature canadienne et pourrait lui donner ce éclat et cette originalité que toute littérature nationale doit avoir. Les poèmes d'Ossian sont à l'Écosse ce que ces ballades canadiennes seraient au Canada, et ils peuvent donner une idée de ce que nous voulons dire.

Avant de terminer, nous devons dire que nous nous sommes permis de faire quelques légères corrections à la traduction des méodies canadiennes que notre jeune auteur voudra bien nous pardonner.

L'Éditeur du *Fantastique* a publié il y a quelques temps une lithographie représentant l'ouverture du cercueil de Napoléon à Ste. Hélène. Aujourd'hui il adresse à ses abonnés son propre portrait lithographié par lui-même. C'était un beau sujet, dit-il, en parlant du premier; mais pour le dernier, c'est un mauvais sujet, pas l'original s'entend. Nous croyons, nous, que le mauvais sujet a été traité d'une manière si habile qu'il est devenu la parfaite image de l'original qui n'est pas si méchant dans le fond, malgré ses allures fantastiques.

Comme œuvre d'art, nous regardons cette nouvelle lithographie comme la meilleure qui ait encore été exécutée en Canada. La ressemblance, la netteté du dessin, le fini de l'exécution, tout marque un progrès inattendu, et qui décide le rare talent de M. Acan que notre ville doit compter au nombre de ses meilleurs artistes.

Nous avons déjà annoncé que M. Aubin s'étant associé M. M. Bazire et Rowen, avait établi une presse typographique. Les talents de ce Monsieur sont un gage de succès. Nous apprenons qu'on y travaille maintenant à la confection d'une carte géographique de la Province dans laquelle seront marquées les nouvelles divisions électorales et municipales. Un tel ouvrage sera d'une grande utilité pour les municipalités rurales.

(POUR L'INSTITUT.)
 Traduit du *Scottish Magazine.*

MÉLODIES CANADIENNES.

CHANSON DES VOYAGEURS.

- | | | | | | | | | |
|--|--|--|--|--|---|---|--|--|
| 1. | 2. | 3. | 4. | 5. | 6. | 7. | 8. | 9. |
| A la claire fontaine
N'en allant promener,
Je t'en ai vu si belle
Cue je n'y suis baizé;
Il y a longems que je t'aim;
Jamais je ne l'oublierai. | Je t'en ai vu si belle
Que je n'y suis baizé.
Soules feuilles d'un érable
Je n'y suis fait baizé;
Il y a longems &c. | Sous les feuilles d'un érable
Je me suis fait baizé;
Cue je n'y suis baizé
Le rossignol chantant;
Il y a longems &c. | Fu la p'chute branche
Le rossignol chantant;
Cue je n'y suis baizé;
Toi qui as le cœur gai,
Il y a longems &c. | Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai;
Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai à pleurer;
J'ai perdu ma maîtresse,
Comment m'en consoler;
Il y a longems &c. | Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai à pleurer;
J'ai perdu ma maîtresse,
Comment m'en consoler;
Il y a longems &c. | Pour une blanche rose,
Cue je l'ai fusé;
Il y a longems &c. | Pour une blanche rose
Cue je lui refusé;
Je vous ai vu si rose
Fut en ve au rosser.
Il y a longems &c. | Je voudrais que la rose
Fu encore au rosser;
Cue le plaisir du rosser
Fu à la mer jeté.
Il y a longems &c. |

Voici une des plus simples, et qu'il nous soit permis de le dire, une des plus douces méodies, que l'on puisse trouver dans le catalogue si long et si varié des chansons. C'est une chanson canadienne, une de ces mille et une effusions mélodieuses, dont les voyageurs canadiens ont coutume d'accompagner leurs longs et pénibles voyages sur les rapides innombrables qui séparent les retraites hyperboréennes du riche habitant de la forêt qui se vêtit de fourrures, d'avec les demeures de l'homme qui les enavoient.

Vous connaissez sans doute la chanson de voyageurs canadiens composée en anglais par M. Thomas Moore; mais lorsque vous aurez saisi l'esprit de quelques-unes de nos méodies canadiennes, vous aurez un peu de difficulté à croire que la chanson de M. Thomas Moore, quelque douce qu'elle soit, n'est point du tout une *chanson canadienne*. C'est le fruit naissant de l'imagination du poète, formé peu-être du souvenir varié de plusieurs chansons, mais n'ayant que des rapports

suppléés avec le lieu et les circonstances de son nom de baptême, il doit être regardé comme une espèce de fraude mélodique. On le donne comme l'imitation d'un air, dont les premiers mots sont :

Dans mon chemin j'ai rencontré
Deux cavaliers très bien montés;

mais il faudrait avoir une grande pénétration pour reconnaître le duc et le simplicité de Poignard dans cette copie également douce et simple, il faut le vouloir.

Les hommes qui chantent ces chansons, les plus belles travaux qu'ils ont à endurer, la fièvre esquif dans lequel ils naviguent, la scène grandiose et sublime qui les environne de toutes parts, tout concourt à donner des charmes et de vérité à ces *chansons des voyageurs canadiens*, sans parler de l'intérêt et de la grandeur de leur beauté intrinsèque. C'est sur ces points, lecteurs et lectrices, que nous demandons la permission de donner une légère notice.

Les voyageurs canadiens sont peut-être les hommes les plus intrépides, les plus intrépidés, et en même temps les plus joyeux et les plus courageux que l'on puisse rencontrer dans les domaines de Sa Majesté britannique dans tous les climats. Leur caractère est de connaître les grands canaux d'énergie de la puissante compagnie qui fait le commerce de la fourrure, au nord-ouest; ils partent de Montréal pour l'intérieur de la province et reviennent par l'ouest. Quelquefois ils sont engagés pour un certain nombre d'années au service de la compagnie d'intérieur du pays. Dans le voyage en montant, les canots sont chargés de couverture de laine, de peau de bœuf, de poudre à tirer, et d'autres articles qui servent au trafic avec les sauvages.

Au retour ils rapportent les fourrures qui ont été recueillies dans tous les lieux dont les envois se font sur Montréal, parce que ce port se trouve situé, quant à ces postes, plus avantageusement que celui de la compagnie dans les parages de la Baie Hudson. Les effets ainsi transportés sont mis en ballots de quatrevingt dix livres pesant environ, c'est à dire, d'une forme et d'un poids tels qu'un homme puisse les porter à travers les nombreux portages que rencontre le voyageur canadien.

Il est rare que les canots ne soient pas chargés. Lorsqu'ils ne le sont pas on les appelle canots de décharge. En ce cas, néanmoins, le voyageur n'y gagne rien, car ce qu'on lui épargne sur le poids, il doit le compenser en vitesse. Si vous ne comprenez pas clairement cette alternative, chère lectrice, interrogez votre époux, votre frère ou votre ami, et il vous expliquera que ce changement n'adoucit nullement les travaux et la fatigue du voyageur.

Sur les vingt quatre heures du jour, le voyageur doit travailler dix-huit heures. La pêche ou la chasse lui fournissent sa nourriture sur la route, que ce soit du poisson, du gibier ou d'autre viande, n'importe, il prend telle que la providence lui jette sur son chemin; et si celle-ci manque, il en réserve une provision de pemmican ou de chair de bœuf séchée et préparé d'une manière particulière. Les délices du voyageur sont le thé, et de temps en temps un coup de rum. On prépare le thé, lorsque l'on campe pour la nuit, lorsque l'on part de bon matin, et quelquefois encore lorsqu'on se repose au milieu du jour. Tout dur que soit ce travail et quelque grossier que soit sa nourriture, le voyageur est un être heureux. Il n'a ni soucis ni regrets, excepté peut-être pour sa belle qu'il a laissée derrière lui; alors il chante sa chanson *chemin faisant*, et cela, mêlé avec l'espoir encourageant de voir ses gages augmentés, de jouir d'un long repos, et des plaisirs de la société dont le canadien sait si bien user, le fortifie et lui donne de la vigueur dans ses pénibles voyages.

Ce passage alternatif d'un travail extraordinaire à l'inactivité absolue, de la solitude parfaite des lacs et des rivières de l'intérieur au commerce ordinaire de la société et de la vie la plus joyeuse, n'est pas beaucoup propre à former un citoyen sobre et paisible. Il y a, cependant, quelque chose dans le caractère social des canadiens qui paraît servir de sauvegarde contre toutes sortes d'influences malignes, et le voyageur, de retour dans sa famille, ne diffère pas beaucoup de ses frères, dont les voyages ne s'échelonnent pas généralement au-delà de l'église de la paroisse voisine. Il existe peut-être un peu de folle gaieté dans son ton et dans ses manières, et il se souvient trop porté à jurer, et à raconter de longues histoires, au lieu d'être occupé dans le champ ou dans la grange; mais ses longues histoires sont remplis d'incidents touchants, et comme *Baptiste* est réellement d'un bon naturel et que pour cette raison il recherche beaucoup les attentions des femmes il trouve tout un assez de gens de bonne volonté pour partager son travail ordinaire, d'autant plus qu'il est toujours prêt à rendre le même service, lorsqu'il s'agit d'exécuter quelque chose qui requiert plus que de l'impétuosité, de l'énergie et de la résolution ordinaires. Une manière de vivre qui ferait d'un anglais ou d'un américain un parfait vagabond, altère à peine le caractère moral du canadien, et le voyageur retiré dans son village devient presque irrésistiblement un époux très affectueux, un tendre père, un ami fidèle et dévoué, et un bon citoyen.

Le canot d'écorce du sauvage est non seulement élevant dans sa forme mais il est encore par sa légèreté, et son faible tirant d'eau, particulièrement adapté à la navigation des rapides peu profonds de l'intérieur. Le canot est construit avec des petites planches minces, ou bandes de bois de trois pouces de largeur à peu près, liés par d'autres bandes également minces et légères qui vont de la proue jusqu'à la pouce, ou plutôt depuis un bout jusqu'à l'autre bout, car les deux bouts du canot sont semblables. On recouvre cette charpente avec l'écorce d'un gros arbre de bouleau, en faisant le moins de couture qu'il est possible pour le mettre dans une forme convenable. Ces écorces sont cousues ensemble avec des fibres de bois, et sont mises à l'épreuve de l'eau avec une composition de gomme résineuse préparée à cet effet, que les sauvages et les voyageurs emportent toujours avec eux pour servir aux réparations qui peuvent devenir nécessaires. La charpente est affermie et maintenue dans sa forme par un fort platbord avec des pièces en travers comme les bancs de rameurs d'une chaloupe. On ne peut pas se former une véritable idée du canot sans en voir un dessin ou un modèle. La cale ou le fond est plat, les côtés sont élevés, les platbords sont inclinés en dedans. La courbure en longueur des côtés du canot est plus grande vers le centre, et diminue graduellement vers les extrémités, qui se terminent en une espèce de proue relevée, offrant à la surface de l'eau la moindre résistance.

Telle est la frêle embarcation, qui se briserait au moindre choc, mais dans laquelle le voyageur traverse mille rapides en sûreté. Voici comment le conduit: chaque rameur est muni d'un léger aviron d'à peu près quatre pieds et demi de longueur, dont la moitié est de poignée, et l'autre moitié forme le plat de Paviron. La largeur du plat de Paviron varie parmi les différentes tribus depuis cinq pouces jusqu'à trois pouces et demi. Les voyageurs du nord-ouest préfèrent l'aviron étroit, parcequ'il est moins fatiguant et par conséquent mieux adapté aux longs voyages et à un travail continu. Le rameur tient Paviron perpendiculairement, de manière à pouvoir le longer directement dans l'eau, et un coup d'aviron donné avec vacuité et simultanément par tous les rameurs fait immédiatement sauter le canot sur la surface de l'eau. La route du canot est dirigée par le timonier, qui se sert d'un aviron; et l'homme placé à la tête du canot aide suivant l'occasion le timonier par un coup d'aviron donné en bon temps. A la vérité, en cas de danger, comme lorsqu'il se présente soudainement une pointe de rocher, ou une pièce de bois flottante, c'est au rameur de Pavant à Péviter. Au moyen d'un coup sec donné en côté, la marche du canot peut être soudainement changée et si le rameur de Pavant incline beaucoup la tête d'un côté, — disons à gauche, — tandis qu'en même temps l'homme de l'arrière pousse la poupe à droite, le canot peut être amené tout à coup à angle droit avec sa marche et être lancé bien loin du péril qui le menaçait.

En remontant les courants, ces dangers ne sont pas grands, parce que le simple arrêt des rameurs sur le signal de l'homme de Pavant, fait perdre au canot sa route; c'est en descendant le rapide, c'est-à-dire, en chassant les courants, qu'il y a du danger. Alors règne un lugubre silence, les voyageurs cessent de nager. L'homme de Pavant veille à tout; le timonier a les yeux attachés sur celui-ci, pour obéir avec célérité au moindre signal de donner un coup d'aviron soit d'un côté ou de l'autre. Le danger passé, un cri perçant à la manière des sauvages, capable d'exciter la joie et le courage à un degré incroyablement élevé pour ceux qui ne l'ont jamais entendu, s'élève avec les voix réunies des voyageurs. Avant que le cri ait cessé de se faire entendre, la plus belle voix a déjà entonné une chanson; et au même instant que le bruit se tait avec l'éloignement, on entend distinctement les derniers vers du couplet,

J'ai trouvé l'eau si belle
Que j'm'y suis baizé,

Et immédiatement le refrain chanté par toutes les voix,
 Il y a longtemps que j'aimé,
 Jamais je ne l'oublierai,

va se perdre sur la surface unie des eaux, résonner les nombreux échos qui se jurent parmi les rochers et les hauteurs d'alentour. Ainsi passent les chansons les unes après les autres, en donnant la mesure aux coups de Paviron, jusqu'à ce qu'un nouveau jéril commande encore le silence.

En montant, la chanson est souvent interrompue par la force de la fatigue et par la nécessité de faire un portage. Lorsque le courant devient trop rapide et rend l'usage de Paviron inutile, on a recours à des perches à bout ferré. Avec cela on cotaye le bord pour avancer contre le courant. Quelque fois on porte une corde à terre, et quelques uns ou tous les hommes, excepté deux qui restent pour gouverner à la perche, remorquent le canot contre le courant. Lorsque l'on ne peut pas se servir de perches, ni de corde, on fait le portage. On fait un portage, lorsqu'il y a une écharpe, ou un rapide impraticable à passer, lorsqu'il faut se rendre d'une rivière à une autre, ou pour éviter, en traversant une petite langue de terre, un long détour de la rivière. Alors on décharge le canot, et l'on porte les avirons et la charge à la place où la navigation devient de nouveau praticable. Pour transporter les grands canots, les voyageurs les chargent sur leurs épaules le platbord dessous; ils se mettent autant d'hommes qu'il est nécessaire pour le porter. Les autres portent le bagage et les marchandises, en attachant leur fardeau avec une bande de cuir qu'ils se passent sur le devant de la tête. Un petit canot, capable de contenir six personnes avec leurs couvertures, fusils et équipement ordinaire, peut être transporté par un seul homme.

On peut se représenter assez bien, quoiqu'imparfaitement encore, au lecteur l'aspect de la scène de magnificence, au milieu de laquelle le canot poursuit sa course, par la comparaison des rapides et des torrents des montagnes de l'Écosse, de ses rchers et de ses hauteurs autrefois couvertes de forêts de pins. Dans les régions qui se trouvent au nord et à l'ouest du Canada, la main de l'homme n'a pas encore laissé de vestiges. Tout paraît sorti d'œuvre des mains de la nature, et présente partout un magnifique et sublime tableau. Des rivières immenses, qui n'ont pas leurs pareilles en Europe, forment et laissent des vers intérieures, sujettes comme les autres mers à être soulevées, par de violentes tempêtes, et à se calmer ensuite; elles se précipitent tumultueusement dans un lit peu profond et bordé de rochers, jusqu'à ce que leurs rivages s'élargissant graduellement leur permettent encore de suivre un cours plus paisible. Les rivages et les îles nombreuses dont quelques-unes sont formées d'alluvion, d'autres de rochers, changent et déforment le cours des eaux sans l'interrompre, ne présentent que des forêts, de gigantesques forêts primitives. Dans l'automne les couleurs variées des bois relèvent encore la beauté de ce spectacle, à un tel point que ceux qui ne l'ont pas contemplé ne peuvent le concevoir. Le pin du Canada, de son immense taille, le cèdre magnifique, le cèdre rouge allégué, le gracieux bouleau mélangent leurs mille couleurs avec la feuille émeraude de l'érable, et produisent un effet que peu d'artistes pourraient à peine espérer imiter, mais qui remplirait même Joux MALLARD l'étonnement et l'admiration.

Telles sont les circonstances au milieu desquelles retentissent ces chansons. Elles sont extrêmement nombreuses; les uns prévalent dans une localité, les autres, dans une autre. Quelques uns sont d'un ton joyeux, quelques autres, mais en très petit nombre, ne sont pas adaptés à raison de leur caractère au goût anglais, en tant que notre sentiment de convenance est concerné. Le plus grand nombre de ces chansons, disent l'amour et les regrets avec toute la douceur mélancolique du vieux Gaulois.

U. J. T.

Le correspondant, A supporter of the Quebec Library, a relevé dans la Gazette de Québec (partie anglaise) quelques remarques sur la Bibliothèque de Québec qui nous ont échappé dans un article écrit au sujet de l'envoi de celle de la Chambre d'Assemblée dans le Haut-Canada. L'impression s'éveille que nous causait la perte d'un bien que nous, nous ne verrons probablement jamais remplacer, a été la cause à notre insu de l'vivacité de nos expressions. Nous n'avons point eu l'intention de faire tort à la bibliothèque de Québec. Dieu nous garde de jamais proférer une parole hostile contre ces sanctuaires de la science, seuls monuments sur la terre dignes de l'homme.

Nous savons que le défaut de moyens pécuniaires a seul empêché les propriétaires de cette bibliothèque de se procurer les meilleurs ouvrages dans toutes les parties des connaissances humaines, à mesure qu'ils étaient publiés; et s'il y a maintenant une lacune, on ne doit pas la leur attribuer.

Pour notre part, nous croyons une bonne bibliothèque si utile, sinon nécessaire, dans une ville, que si l'Institut dit Vatteville ne s'organisait pas, nous suggérerions de convoquer une assemblée générale de la ville, ou d'adopter toute autre mesure pour aviser aux moyens de faire sortir celle de Québec de l'état d'abandon dans lequel elle se trouve, et de la mettre sur un pied tel qu'elle puisse satisfaire à tous les besoins, soit en faisant une propriété publique, sous les soins de la Corporation, ou autrement. Un effort, un faible effort pourvu qu'il fut général parmi les citoyens, suffirait pour arriver à ce but si désirable et en même temps si honorable pour cette ville. Notre appui cordial serait assuré d'avance à cette entreprise; car nous ne voudrions pas qu'on put appliquer à Québec ces paroles du poète :

But knowledge to their eyes her ample page
 Rich with the spoils of time, did ne'er unroll.

LIVRES DE COLE, &c.

CHEZ
F. CARY & CO.

Chien d'Or, Rue Buade.

ILS ont constamment un assortiment considérable de livres d'écoles en langues anglaise, française et latine, qu'ils offrent en vente à des termes avantageux aux marchands et maîtres d'écoles, ainsi qu'au public en général, parmi lesquels se trouvent les suivants savoir :

- FRANÇAIS — Arithmétique; Histoire ancienne; Histoire moderne; Abrégée de l'histoire de France, nouvelle publication; Histoire du Canada; Histoire sainte; Histoire naturelle; Grammaire de L'Houmond; Grammaire de Léquin; Grammaire de Siret; Grammaire de Lezicac; Grammaire de Chamblaud; Géographie moderne; Catechisme historique; Paléont, simple et double; Cour d'éducation, par Perrault; Dictionnaires de la Langue Française; Dictionnaire Français-Latin; Dictionnaire Latin-Français; Vocabulaire de Perrin; Fables de Perrin; Exercices de Chamblaud; Dictionnaire de Boyer; Dictionnaire de Nugent.

- LATIN — Institutions Philosophiques; Grammaire de Eton, Grammaire d'Adams; Rudiments de Rudinam; Introduction de Mair; Grammaire de Mair; Grammaire latine de l'Houmond; Egiton; Historiam Sacram; Delectus; Bellum Carthaginiense (Sallust); Ovidii Metamorphoson; Julii Casarii Commentarii; Virgilio Mionis; Opera Horatii Placii; Titus Livius; Gratianum Tullii Ciceronis; Dictionnaire d'Entick; Dictionnaire d'Ainsworth; Cornélii Neposus — Sallustii; De Viris Illustribus; Quintus Curtius; Commentarii Casarii; Cicero — Brutus — de Amicitia — de Senectute — Epistola Selectae — in Catinum — pro Archia — pro Ligario — pro Marcello — pro Milone Conones Rhetorica; Cornélius Nepos avec dictionnaire; Simonides Latinus; Dictionnaire de Boulot, latin-français; Dictionnaire de Lallemant, français latin; Dictionnaire de Noël, français latin, latin-français; Horace; Prosaïde Latine de Lechevalier; Prosaïde d'Aubert Andot; Quinte Curce — Salluste; Taciti de Moribus Germanorum; Virgile.

Aussi — Livres de dévotion reliés en bazin, en veau et maroquin, doré, &c. &c.

* Le Livre Grammaire de Siret, pour apprendre l'Anglais, est approuvé de presque tous les séminaires en cette province.

Québec, 13 Mars, 1841.

AVENDRE OU A LOUER, cette superbe propriété, rue St. Olivier, ci devant la résidence de Mr. Remi Quirouet; s'adresser au sousigné ANT. A. PARENT, Notaire.

Québec, le 7 Mars 1841.

A VENDRE A CETTE IMPRIMERIE.
BLANCS D'AVOICATS;